

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 32

Artikel: Premiers éléments de langue universelle
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187790>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nement helvétique, et aidés de partisans de Zurich et d'Argovie, ils marchèrent sur Berne. Le gouvernement s'enfuit à Lausanne, où les insurgés voulaient le suivre. Napoléon envoya alors le général Rapp faire connaître sa volonté, et tout rentra momentanément dans le calme. Ces faits donnèrent lieu à la chanson humoristique du docteur Mathias Mayor :

Les Suisses, en 1802,
Se prirent tous aux cheveux ;
C'était un bien rude temps
(Souvenez-vous-en),
Un cahos, un vrai gachis ;
En y pensant, je frémis, etc.

Hymne vaudois (1803). — « Vaudois, un nouveau jour se lève... »

Argovie et Vaud (1813). Chanson composée lors de l'invasion des troupes alliées en Suisse, après la bataille de Leipzig, moment où les patriciens de Berne cherchèrent à reprendre possession des cantons d'Argovie et de Vaud :

Courberais-tu la tête,
Brave et loyal Vaudois,
Sous le joug que t'apprête
L'ennemi de nos lois ?
Un funeste esclavage,
Le plus cruel des maux,
Deviendrait ton partage,
Mon cher canton de Vaud.

.....
Enfants de l'Argovie,
Nos cantons sont jumeaux ;
Sauvez votre patrie,
Et nous celle de Vaud.

Le major Davel. — « Lorsque jadis notre pauvre patrie... »

Vivat au pays. — Chanson dont le refrain : *Qu'il vive et soit heureux !* est devenu le toast de toutes les « santés » portées dans nos banquets.

Salut, amis ! enfants de l'Helvétie...

Nous espérons. — Chanson composée à l'occasion de la séance du 21 mai 1829, où le Grand Conseil vaudois devait délibérer sur les pétitions relatives à la réforme constitutionnelle, et qui valut à l'auteur, J. J. Porchat, une admonestation du landammann pour l'avoir dédiée au Grand Conseil :

Nous espérons !... Belle devise !
Présage des fruits les plus doux !
Longtemps encore attendrons-nous
Cette félicité promise ? etc.

Pourquoi j'aime ma patrie. — Chanson du même auteur que la précédente.

La patrie. — « Pour la vie, elle aura nos cœurs sans retour... »

Le bon vieux temps helvétique, de Juste Olivier :

Autrefois on aimait en Suisse,
A rire, à vivre bonnement ;
On n'allait pas chercher malice
Dans chaque pauvre événement, etc.

Puis viennent : Le vieux suisse, — Notre beau pays, — Le Léman, — Hymne helvétique, — Adieux à la Suisse, — Hymne à la liberté, — Mon pays, — La Taveyanne.

On peut souscrire à cet ouvrage, actuellement sous presse, dès aujourd'hui, par carte-correspon-

dance, ou en se faisant inscrire chez l'auteur ou au Bureau du *Conteur vaudois*.

Prix pour les souscripteurs : broché fr. 1-60 ; relié toile souple, fr. 1-80. — Prix de librairie : broché, fr. 2 ; relié toile souple, fr. 2. 20.

Les figures de cire.

Tous ceux qui sont allés à l'Exposition de Zurich, ont visité le charmant *pavillon des maîtres d'hôtel*, où l'on peut parfaitement se rendre compte de tout ce qui a trait à la bonne tenue des hôtels, des conditions et des règles principales sur la manière de les établir et de les exploiter.

Huit ou dix compartiments latéraux, s'ouvrant sur le vestibule, offrent aux regards, sous un jour très flatteur, l'agencement, l'aménagement et l'installation complète d'un hôtel de premier ordre : La *salle à manger*, avec sa table élégamment servie, aux brillants cristaux, à l'étréscillante argenterie, où une accorte sommelière, — en cire, il est vrai, — vous regarde gentiment et semble vous dire : « Veuillez prendre place, s'il vous plaît, on va vous servir. »

Plus loin, la *cuisine* où trône le chef, — encore en cire, — tout de blanc habillé, et surveillant son potager. Puis le *fumoir* et la *salle de lecture*, avec sa grande table chargée de journaux, de revues, de cartes, de guides, etc.

Un commis-voyageur, que cette partie de l'Exposition paraissait tout particulièrement intéresser, regarda longtemps le cuisinier-chef, et plus longtemps encore la jolie sommelière, d'un air fort intrigué : « On jurerait pourtant qu'ils sont véritables !... es-tu bien sûr qu'ils soient en cire ? fit-il à un ami qui l'accompagnait, c'est vrai qu'ils ont les mains bien propres. »

Poussant plus loin, il remarque un monsieur assis dans la salle de lecture, le *Journal de Genève* à la main. Croyant avoir à faire à une nouvelle figure de cire, il s'écrie : « Dis-moi, Octave, regarde un peu ce gaillard... si on ne dirait pas que c'est le grand K*** de Genève. »

A ces mots, le personnage se lève, quitte sa chaise et répond en tendant la main à notre commis voyageur : « C'est bien lui... comment allez-vous ? »

Tableau !

Le voyageur de commerce, le rouge au visage, resta un moment interdit ; il avait en effet devant lui la personne qu'il venait de désigner, M. K***, négociant à Genève, l'un de ses meilleurs clients !

Cet incident prouve une fois de plus, qu'on ne saurait trop tenir sa langue au chaud, même en présence des figures de cire.

Premiers éléments de langue universelle.

L'officier d'un navire anglais en station dans la mer de Chine, fut invité un jour à dîner chez un mandarin du port voisin. Il accepta, comptant un peu sur les connaissances linguistiques de son amphytrion, ou du moins sur la présence d'un interprète. Mais son attente fut déçue. Le fils du Céleste-Empire ne savait pas un traitre mot d'une langue quelconque autre que la sienne propre. En fait de convives, il y eut un simple tête-à-tête ; ainsi il n'é-

tait guère difficile aux deux dineurs de suivre le précepte oriental, à teneur duquel « parler est d'argent et le silence est d'or. » On se borna de part et d'autre à quelques grimaces de reconnaissance et de satisfaction; l'Anglais faisait de temps en temps claquer sa langue ou portait la main sur l'estomac, avec un regard admiratif, cela afin de témoigner de son bon goût et du caractère tout particulièrement savoureux des mets.

Une circonstance imprévue provoqua toutefois, au bout d'une demi-heure, un commencement d'entretien. Dans certain ragoût, le fils d'Albion crut pouvoir reconnaître un individu de la race féline, autrement dit un chat de ménage. — Miao, miao ?... exclama-t-il en regardant son vis à vis.

Le Chinois ne fit pas attendre sa réponse, également laconique et expressive :

— Waou, waou, waou !

On adresse la question suivante à un journal français :

L'usage de se rendre à un mariage en redingote, est-il admis ? — Le marié lui-même, surtout dans le haut monde, ne se marie-t-il pas souvent en redingote ? — L'habit n'est-il pas exclusivement réservé aux soirées ?

Réponse :

Dans la haute société, il est d'usage d'assister en redingote à un mariage. Le marié lui-même peut se permettre ce vêtement pour la cérémonie, sans déroger au bon goût. Enfin, pour répondre à la troisième question, nous dirons que l'habit ne se porte jamais le jour, à moins qu'il ne s'agisse d'une cérémonie officielle, où, pour un civil, il tient lieu d'uniforme.

Lo riquiqui dè premiere qualitâ.

La municipalité d'A..... avâi décidâ dè fêrè ramassâ lè coincoirès per tot lo territoire dè la coumouna, et tsacon, suivant diêro dè pousès dè terrain l'avâi, devessâi ein fourni tant dè quartérons po lè destruire, kâ cliâo tsancrès dè bêtès dépeliont tot. Quand le sont voirès, le ràodzont cein qu'on met dein la terra, et quand le coumeincont à prevolâ, le vo dévont on âbro tot coumeint on protieure 'na poura dzein.

Papillon (qu'est lo mémo nom què Prevolet) étâi vegnolan tsi dâi damuzallès qu'aviont héretâ lo bin dè l'âo père qu'étâi z'u moo. Cé Papillon demâorâvè tsi Binbin, lo tenolier. Adon on dzo que lo tenolier devessâi distillâ dâo marque po fêrè dâo riquiqui, qu'on lâi dit suivant lè veladzo dâo bringo, dè la goutte, dâo mame, dè la dzauna, dâo fi dè fai, dâo chenapse, etc., l'avâi preparâ sè tsâodâirès, quand Papillon revegnâi dè pè la campagne avoué 'na breinta de coincoirès que l'avâi ramassâ. Papillon pousè sa breinta dein la distiléri, et po gravâ âi bêtès dè dècampâ, l'âo vaissè per dessus dou âo trâi cassès d'édhie tsauda po lè z'étoumi et po que sâi pe ézi dè lè mésourâ, et lè recouvrè d'on gros panaman. On momeint après, on ovraî dâo tenolier que vâi cliâ breinta recouvertâ, sè peinsè que l'est on voîadzo dè marque que son camerâdo a dza apportâ, et coumeint on étâi dévâi lo né et qu'on ne vayâi

pas tant bé, l'eimpougnè cliâ breinta sein sè démaufiâ dè rein, la vuidè dein la tsâodâire et sè met à tserriyi dâo marque po fini dè la reimpliâ, après quiet l'allumè lo fû, que cein a bailli on part dè damès-djânès dè goutte, qu'ont étâ messès dè coté.

Binbin, du cauquies z'annâies, veindâi lo mame que distilâvè à n'on carbatier dè pè Berna, cé tsi quoui lè gratta-papai dâo tsâté dè Berna allâvont bâirè la goutte. On matin que trâi dè cliâo monsus lâi demâdvont on petit verro, lo carbatier l'âo z'ein baillâ dè cliâ iô Papillon avâi fournâi on eimpartiâ dâo marque.

— Tonaire, la finna gotta! se fe on inspetteu fédèrau, qu'étâi ion dè cliâo trâi. Vaissâ z'ein vito encora ion. Dè iô lâi vo ?

— Eh bin, l'é atsetâie dè Binbin, dè pè lo canton dè Vaud, que la mèournè du grandteimps.

— Jamé n'ein é bu dè l'asse bouna.

— Mè non plie, se fe on colonet qu'a assebin onna pliace perquie, l'a on gout d'alogne qu'on s'ein reletsé lè pottès. Vu assebin redroblâ.

Et diabe lo mein dè cinq petits verro tsacon que l'ein buront. Et quand ti lè z'autro suront cein, lo carbatier ein débitâ tant, que l'écrise à Binbin dè lâi ein envoi on sètâi tot lo drâi dè la méma.

Binbin qu'avâi étâ destrâ eimbétâ quand sut que l'avâi distillâ dâi coincoirès et que son mame étâi parti po Berna, fut frou dè cousins quand reçut la lettra dâo carbatier, et l'ein recaffâ tot à se n'ése, et coumeint n'iaivâi pas moïan d'ein respédiyi dâo mémo, lâi reponde que l'étâi bin fatsi, mâ que n'ein n'avâi perein, vu que ne poivè fêrè dè cliâ premira qualitâ què ti lè trâi z'ans.

UN AMOUR MANCHOT.

III

Georges eut un petit éclat de rire qu'il réprima aussitôt; l'enfant était si sérieuse qu'il lui sembla cruel de se moquer de sa naïve innocence. Au fond du cœur il en voulait à Mme Constance d'avoir dépoétisé aux yeux de Germaine cette inoffensive statue, son premier amour.

Il ramena sa cousine devant le bureau du grand-père, prit un crayon, et sur une feuille arrachée à un registre de compte, il dessina l'amour le bras droit courbé, la main à la hauteur du visage et le doigt sur la bouche. Le baron faisait alors son tour de parc; ils étaient seuls. Germaine, les yeux fixés sur le papier, suivait sans respirer tous les mouvements du crayon. Elle croyait toujours voir paraître la fourche, aussi eut-elle un mouvement d'étonnement lorsque Georges, jetant son crayon, dit gaiement :

— C'est fini. Es-tu contente ?

Elle resta sans répondre, mais on jugeait à l'expression de son regard qu'elle cherchait une explication.

— Cousin, dit-elle, pourquoi donc a-t-il le doigt sur la bouche ?

— Germaine, reprit Georges en souriant, ton ange, qui s'appelle en effet l'amour, est quelquefois méchant, mais souvent aussi il est très bon, et, s'il a le doigt sur les lèvres, c'est pour montrer qu'il est discret.

L'enfant fixait sur Georges ses grands yeux étonnés.

— Dites-moi, cousin, amour, cela ne signifie-t-il pas aimer beaucoup, beaucoup ?

— Mais, oui.

— Quand on aime beaucoup quelqu'un, on ne peut donc pas le lui dire ?

— Cela dépend, reprit Georges. Les petites filles